

## CHAPITRE 2. NIETZSCHE ET LA DROITE RADICALE ALLEMANDE (1914-1933)

**Steven E. Aschheim**

*in Zeev Sternhell , L'éternel retour*

**Presses de Sciences Po | Académique**

**1994**  
**pages 73 à 95**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/l-eternel-retour---page-73.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Aschheim Steven E., « Chapitre 2. Nietzsche et la droite radicale allemande (1914-1933) », *in Zeev Sternhell , L'éternel retour*  
Presses de Sciences Po « Académique », 1994 p. 73-95.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

© Presses de Sciences Po. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## CHAPITRE 2

# NIETZSCHE ET LA DROITE RADICALE ALLEMANDE \* (1914-1933)

Pour la droite radicale allemande des années 1918-1933, à quelques voix discordantes près, Nietzsche était source d'inspiration et d'autorité irréfutable. Ainsi que l'a exprimé Armin Mohler, la « révolution conservatrice » eût été « impensable » sans Nietzsche <sup>1</sup>. Dans ses œuvres protéiformes, la nouvelle droite découvrit une source remarquablement souple, quasi inépuisable, pour formuler une vision du monde de droite, moins traditionnelle que radicale, et pour localiser à la fois ses ennemis et ses idéaux positifs. En 1931, Friedrich Hielscher, propagandiste de la droite radicale, a résumé les multiples fonctions assignées à Nietzsche par cet univers politique : « Nietzsche est considéré comme un questionneur, un lutteur, comme le solitaire. Pour le Reich, il représente le protecteur du passé, le broyeur du présent, le transformateur de l'avenir <sup>2</sup>. »

Cependant, ce lien entre la droite et Nietzsche n'était nullement évident, ni historiquement ni politiquement. Avant 1914, Nietzsche était, en général, une abomination aussi bien pour les conservateurs que pour les élites dirigeantes et les

---

\* Traduit de l'anglais par Shlomo Elbaz.

1. Armin Mohler, *Die Konservative Revolution in Deutschland 1918-1932 : Ein Handbuch*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1972, p. 29 et n. 87.

2. Friedrich Hielscher, *Das Reich*, Berlin, 1931, p. 200.

nationalistes<sup>1</sup>. En dépit des efforts inlassables d'Élisabeth, la sœur de Nietzsche (s'aidant des archives de son frère qu'elle contrôlait) pour inscrire Nietzsche dans une tradition patriotique, les cercles proches de l'*establishment* ont continué à considérer le philosophe comme un être subversif et antinationaliste dont la folie indiscutable expliquait les opinions<sup>2</sup>. Ils voyaient en lui un radical dont les sentiments anti-chrétiens, anti-allemands, pro-juifs et européens-supranationaux le rendaient à la fois dangereux et très peu recommandable. Il en était de même des milieux hautement individualistes qui en firent leur champion : libertaires et critiques culturels du Deuxième Reich, anarchistes et dissidents de gauche, bohémiens sans morale et *Uebermenschen* expressionnistes qui prétendaient ne reconnaître que leurs propres lois<sup>3</sup>. Le comte Harry Kessler raconte, dans son journal, que les jeunes gens élevés dans les familles conservatrices et qui avaient lu le philosophe étaient « enfermés à double tour avec un prêtre pour une durée de six mois<sup>4</sup> ».

Afin de mettre en œuvre cette nouvelle et singulière convergence, il fallait alors transformer et restructurer à la fois Nietzsche

---

1. Dans l'ouvrage de Arno J. Mayer (*The Persistence of the Old Regime : Europe to the Great War*, New York, Pantheon Books, 1981, chap. 5), Nietzsche est présenté comme un des principaux supports de l'élite aristocratique et politique de l'Europe et du besoin de celle-ci de maintenir et de renforcer le vieil ordre branlant face aux menaces de démocratisation. En fait, il n'existe presque pas de preuves documentées à l'appui de cette assertion. Nietzsche était, avant tout, la voix de la tendance radicale anti-establishment sous toutes ses formes avant 1914, et certainement pas la voix des élites dirigeantes. L'argument de Mayer ne bénéficie d'un semblant de crédibilité qu'à cause de l'absence totale de notes appuyées sur des documents.

2. Cf. H.F. Peters, *Zarathustra's Sister : The Case of Elisabeth and Frederick Nietzsche*, New York, 1985.

3. R. Hinton Thomas (*Nietzsche in German Politics and Society 1890-1918*, Manchester, Manchester University Press, 1983), a fait valoir que l'influence de Nietzsche avant 1918 passait presque totalement par le moule progressiste. Dans *The Nietzsche Legacy in Germany, 1890-1990* (Berkeley, University of California Press, 1992), nous soutenons que l'influence était radicale et ouverte aussi bien à la gauche qu'à la droite, utilisable à des fins « progressistes » comme à des fins « réactionnaires ». En fait, elle rendait de plus en plus caduques ces deux catégories.

4. Cf. sous la date de samedi, 22 octobre 1927 dans le journal du comte Harry Kessler, *The Diaries of a Cosmopolitan 1918-1937*, trad. et éd. Charles Kessler, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1971.

et la droite elle-même. D'une part, le penseur non patriotique et peu respectable devait être casuistiquement « nationalisé », domestiqué à l'intérieur d'un cadre germanique. La droite, d'autre part, devait être radicalisée, « modernisée » et libérée de ses amarres et associations traditionnelles avec l'Église, la monarchie et l'aristocratie héréditaire et dotée d'une dynamique d'opposition et d'orientation vers l'avenir dont l'ordre du jour puisse être en partie mis en forme et en partie enrichi par des scories sélectionnées dans l'univers nietzschéen. Les deux mutations étaient naturellement le résultat direct de circonstances historiques distinctes<sup>1</sup>. Le Nietzsche allemand et la nouvelle droite ont été forgés dans le creuset de la première guerre mondiale, dans les bouleversements de l'après-guerre et dans les mécontentements au sein de la République de Weimar. Les deux phénomènes ont fourni une alternative non seulement aux conceptions démocratiques-libérales mais aussi aux conceptions conservatrices traditionnelles. Les deux contribueront, comme nous le verrons, à l'agressivité croissante de l'atmosphère de l'époque.

Il n'est guère surprenant que le fait que Nietzsche soit devenu le prophète par excellence du *Deutschtum* et soit inséré dans un cadre germanique, fût le résultat inévitable de la première guerre mondiale. Tandis que le canon tonnait, les œuvres de Nietzsche prenaient un air de fraîche et pertinente actualité. Durant ces années-là, les ouvrages et les anthologies du philosophe étaient, pour la première fois, largement diffusés. *Ainsi parlait Zarathoustra* fut consacré comme une sorte de document national sacro-saint, distribué par centaines de milliers parmi les soldats stationnés au front. La réalité elle-même semblait revêtir une forme nietzschéenne. L'apologie par Nietzsche de la guerre et de ses capacités régénératrices, la célébration enthousiaste des vertus martiales : héroïsme et courage, l'idéal visant à « vivre dangereusement », tous ces thèmes étaient rabâchés

---

1. Par souci d'exactitude historique, il faut préciser que nous nous référons à une tendance, à un faisceau d'indices plutôt qu'à une loi d'airain. Il y eut ainsi, déjà avant 1914, des signes avant-coureurs du Nietzsche qui devait émerger plus tard, tout comme il y eut toujours une certaine opposition au sein des différents cercles de droite, une fois que cette récupération avait été faite. Cf. Steven E. Aschheim, *Nietzsche Legacy*, in *op. cit.*, dont les chapitres 4, 6 et 8 traitent des différents aspects de cette question.

par d'innombrables journalistes et médiateurs du mythe nietzschéen de la guerre.

Nous avons décrit ailleurs en détail la vaste diffusion et le processus casuistique grâce auxquels Nietzsche fut intégré dans la nation allemande à travers le thème de la guerre<sup>1</sup>. Ici, on doit absolument souligner que l'annexion tardive de Nietzsche par la droite radicale a été facilitée par l'auréole nationale qu'il acquit pendant la guerre mais aussi par le fait que l'image du guerrier et les autres valeurs individuelles ont été transmutes en valeurs collectives germaniques. Celles-ci, au moins au début de la guerre, correspondaient à des sentiments largement partagés au plan national et n'étaient nullement le monopole d'une tendance politique particulière. Comme l'a écrit un collaborateur de la libérale *Frankfurter Zeitung*, en 1914, le « fameux et diffamé " Superman " porte une estampille tout à fait germanique<sup>2</sup> ».

*Ainsi parlait Zarathoustra* n'a probablement jamais été aussi populaire sur le terrain que le proclamaient les tenants du mythe Nietzsche. Mais ce qui a une signification culturelle et se rattache à notre thème, c'est la nouvelle légitimité nationale de Nietzsche et sa centralité au niveau de la création de mythes collectifs et de la mobilisation symbolique à caractère politique. Ce processus plus large fournit la toile de fond naturelle à sa récupération par la droite radicale naissante. À vrai dire, ce n'est qu'après 1918 que la nouvelle droite émergea en tant que force sur la carte politique allemande. Néanmoins, déjà durant la guerre, les signes de sa présence commencèrent à émailler le paysage culturel. Dès 1915, les journaux tels que *Der Panther* adoptèrent une vision du monde proto-fasciste inspirée de Nietzsche. Ce journal proclamait celui-ci comme l'incarnation des vertus germaniques, ajoutant que ce fait aurait été jusqu'alors systématiquement occulté par les Juifs qui avaient monopolisé sa médiation à l'intérieur de l'Allemagne. Ils avaient déformé le Nietzsche germanique, le transformant en nihiliste et en internationaliste en conformité avec leurs propres intérêts

---

1. Cf. Steven E. Aschheim, « Zarathoustra in the Trenches : The Nietzsche Myth and World War II », *Religion, Ideology & Nationalism in Europe & America*, Jérusalem, 1986.

2. August Messer, « Nietzsche und der Krieg. Zum 70. Geburtstag des Philosophen : 15 Oktober », *Frankfurter Zeitung*, 286, 15 octobre 1914.

destructeurs<sup>1</sup>. Une fois cela admis, la vraie signification de Nietzsche apparaît clairement. Il avait, en effet, prôné une entité culturelle nationale intégrale, basée sur la fusion de valeurs esthétiques et guerrières, opposées à celles d'un monde libéral, rationaliste et moraliste, éclaté. La totalité désirée ne pouvait être créée que par une lutte acharnée et une force inébranlable<sup>2</sup>.

Nietzsche était une source d'importance majeure pour la création de messages politiques dont le sens se modifiait au fur et à mesure des événements. Tout d'abord, il était le grand mobilisateur, fournissant les arguments héroïques pour se lancer dans la bataille. Il était, selon les paroles d'un commentateur, le « philosophe de la guerre mondiale » qui avait éduqué toute une génération, vers une « honnêteté périlleuse, le mépris de la mort... le sacrifice sur l'autel du Tout, vers l'héroïsme et une sereine et joyeuse grandeur<sup>3</sup> ».

Il est instructif, cependant, de noter que les représentations droitières les plus sophistiquées et les plus passionnées qui allaient émerger de la guerre, à savoir : *Les réflexions d'un homme non politique* de Thomas Mann et l'ouvrage d'Ernst Bertram (*Nietzsche : Versuch einer Mythologie*), ont paru en 1918 alors que le triomphalisme allemand avait baissé, que la défaite était imminente et la sécurité nationale au plus bas. Dans ces deux œuvres, Nietzsche apparaît comme l'axe central d'une tentative pour fournir une image consolatrice et galvanisante du moment. Ce Nietzsche-là était à la fois l'incarnation de valeurs germaniques uniques, le témoignage central de son caractère toujours évolutif et du défi encore valable de sa mission inachevée. Les deux ouvrages étaient irréconciliablement opposés au caractère superficiel de la *Zivilisation* démocratique de l'Occident. Ce que nous savons de Thomas Mann ne devrait pas nous obnubiler quant aux positions anti-démocratiques et anti-occidentales qu'il avait adoptées pendant la guerre : « La virilité de son âme [de

---

1. Cf., par exemple, Lenore Lipke-Kuhn, « Nietzsche der ewige Deutsche », *Deutschlands Erneuerung*, 6, 1919, p. 420, 424.

2. Lenore Lipke-Kuhn, « Nietzsches Kulturanschauung », *Der Panther*, 3, 1915 ; cf. « Nietzsches Willenserziehung », *Der Panther*, April 1917.

3. Theodor Kappstein, « Nietzsche der Philosoph des Weltkriegs. Zu seinem 70. Geburtstag am 15. Oktober », *Strassburger Post*, 1028, 1914.

Nietzsche], son anti-féminisme, son opposition à la démocratie, écrivait-il avec conviction, que pouvait-il y avoir de plus germanique ? Que pouvait-il y avoir de plus germanique que son mépris des " idées modernes ", des idées du XVIII<sup>e</sup> siècle, des " idées françaises " lesquelles, affirmait-il avec insistance, étaient d'origine anglaise<sup>1</sup> ? »

La rhétorique anti-démocratique de Mann était encore plus virulente que celle de Bertram. Cependant, la différence entre les deux fournit la clé pour la distinction entre l'ancienne droite et la nouvelle droite naissante. Les *Réflexions* de Mann peuvent être prises comme un document transitoire, travaillé de contradictions, plein d'ambiguïtés, mais néanmoins façonné selon le moule de l'ordre ancien agonisant et tributaire de son idéologie. Malgré son venin, la vision de Mann reste passive, ironique et profondément conservatrice. Il rejette explicitement le radicalisme : « Le radicalisme est un nihilisme. L'homme ironique est conservateur<sup>2</sup>. » Le Nietzsche de Mann incarne des qualités complexes et contradictoires, il est lui-même l'incarnation du conflit entre *Kultur* et *Zivilisation*. Mais Mann n'a aucune difficulté à choisir le côté *Kultur* de Nietzsche, ses traits ironiques, psychologiques et éthiques, tout en rejetant les composantes « pouvoir » et « nihilisme esthétique ». Mais ces derniers éléments sont précisément ceux qu'une certaine droite invétérée devait adopter dans la République de Weimar, l'ironie étant la dernière chose qui les intéressait.

Tandis que Mann était incapable de résoudre les contradictions qu'il ressentait au moment où s'achevait une époque historique, Bertram allait de l'avant, résolvant tous ses conflits intérieurs en intégrant Nietzsche dans le cadre d'un *Völkischer Mythos* positif. Se situant au seuil d'un nouvel âge, l'œuvre de Bertram est fondamentale pour l'appropriation rationaliste de Nietzsche<sup>3</sup> et sa transfiguration en ce qu'il a appelé l'« Alle-

---

1. Thomas Mann, *Reflections of a Nonpolitical Man*, trad. Walter D. Morris, New York, 1983, p. 57.

2. *Ibid.*, p. 419.

3. Les catégories et la version de Bertram n'ont pas pénétré dans les cercles franchement radicaux du *Völkisch*. Nietzsche ne cessa pas de hanter la littérature populaire sous cet angle-là. Cf. par exemple, Curt Hotzel, « Nietzsches deutsche Aufgabe », *Der Tuerner*, 28 (10), juillet 1926. À noter que cet article faisait partie d'une livraison presque entièrement consacrée à Nietzsche.

mand à son apogée » (*Ueberdeutscher*)<sup>1</sup>. Ce qui pouvait effectuer une percée revitalisante, c'était le pouvoir de la volonté nietzschéenne. Ici, les idées nietzschéennes aussi bien que Nietzsche lui-même — en tant que personnalité héroïque — fusionnèrent avec les aspirations du peuple (*Volk*). Pour Bertram, Nietzsche représente « la connaissance de soi du *Volk* au moment... où il court son plus grand danger intérieur, et constitue en même temps un éveil et un développement des instincts de conservation et de la volonté salvatrice<sup>2</sup> ».

Le Nietzsche de Bertram, au surplus, est conforme à l'épistémologie irrationnelle qui allait caractériser la droite radicale de Weimar. Comme l'élitiste et anti-démocratique cercle *Kreis*, de Stefan George<sup>3</sup>, dont il était l'associé, Bertram insistait sur la nécessité pour l'histoire de se donner pour tâche explicite de créer des légendes et des mythes. L'objectivité était à la fois inaccessible et indésirable : seules l'intuition et une connaissance stimulante avaient de la valeur. « Tous les événements tendent vers l'image, toute chose vivante vers la légende, toute réalité vers le Mythe<sup>4</sup>. » Son Nietzsche était une tentative explicite de créer une mythologie du dernier grand Allemand... dans le cadre historique du moment présent.

Dans le contexte de l'après-guerre, le culte de Nietzsche n'a évidemment plus fonctionné comme un moyen de lutte et d'adaptation à une situation de guerre. Il devient alors une force formatrice dans ce qui fut l'outil le plus crucial et le plus énergétique de la droite radicale, à savoir : le mythe rétrospectif de l'expérience de la guerre, le *Kriegserlebnis*. Celui-ci allait devenir la norme directrice selon laquelle la réalité devait être jugée et restructurée. La guerre et ses retombées immédiates n'avaient pas seulement transformé Nietzsche, modifiant sa place dans le discours politique, mais avaient fait de même pour la droite, et cela de façon interdépendante. La vieille tension entre la droite établie et Nietzsche le subversif s'effaça.

---

1. Ernst Bertram, *Nietzsche : Versuch einer Mythologie*, Berlin, 1918, p. 250. Le thème est, bien sûr, un leitmotiv dominant dans ce livre.

2. *Ibid.*, p. 79.

3. Cf. l'excellente discussion au sujet du cercle *Kreis* de George dans l'ouvrage de Wolf Lepenies, *Between Literature and Science : The Rise of Sociology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988, sections 11 et 12.

4. Ernst Bertram, *op. cit.*, p. 6.

Les deux bords devinrent dès lors dissidents radicaux, dédaignant complètement le statu quo et en quête d'un avenir révolutionnaire encore inclassifiable.

Nietzsche fournit les outils essentiels pour les grands thèmes qui distinguaient la nouvelle droite de la droite traditionnelle, bismarckienne ou wilhelmienne : l'insistance sur le militantisme et sur une dynamique fonctionnant de manière autonome ; une éthique nationaliste virile, « martiale »<sup>1</sup>, en contraste explicite avec le patriotisme statique d'avant-guerre<sup>2</sup>, la critique virulente du libéralisme de Weimar, du marxisme et de la culture de masse ; et le profil de l'homme nouveau et héroïque de l'avenir.

De manière plus critique peut-être, Nietzsche a doté la droite de l'arsenal le plus fécond pour sa *Lebensphilosophie* politisée, cette vision réévaluée d'un ordre social post-rationaliste, post-chrétien, post-bourgeois, au-delà du bien et du mal. Nietzsche fournit en plus les critères vitalistes pour les idéaux positifs et négatifs de cette philosophie, pour identifier les forces saines d'exaltation de la vie et pour diagnostiquer les éléments anti-vitalistes, décadents et dégénérés (*lebensfeindlich*), jugés indignes d'être propagés ou même d'exister.

En une période de désintégration radicale et de polarisation, des projets détaillés, pour le futur ordre nietzschéen idéal, proliférèrent. L'œuvre monumentale de Friedrich Mess, parue en 1930 sous le titre *Nietzsche : le législateur*, n'était que la plus systématique tentative parmi bien d'autres. « Tout comme la loi canonique dérivait de la Bible et des écrits des Pères de l'Église, ainsi la *Lex Futura Europearum* doit être établie sur la sagesse de Nietzsche<sup>3</sup>. » Dans de tels commentaires – et certainement dans ceux énoncés plus tard par les nazis – une nouvelle conception de la loi et de la morale était formulée. La jurisprudence nietzschéenne, affirmait avec insistance Mess,

---

1. Pour une bonne discussion de ces thèmes, cf. Karl Pruemm, *Die Literatur des soldatischen Nationalismus der 20er Jahre (1918-1933) : Gruppenideologie und Epochenproblematik* 1, Kronberg, 1974.

2. Cf. Eugen Schmahl, *Der Aufstieg der nationalen Idee*, Berlin, Leipzig : Union Deutsche Verlagsgesellschaft, s. d., p. 143, 144. C'est là une œuvre nazie selon laquelle Nietzsche anticipait, déjà de son temps, toutes les expressions du nouveau nationalisme. Voir p. 103.

3. Friedrich Mess, *Nietzsche. Der Gesetzgeber*, Leipzig, Felix Mainer Verlag, 1930. Le passage cité figure à la page VII.

n'était pas une abstraction ni une codification d'une raison immuable mais plutôt une fonction de cela qui rehaussait la « vie ». Comme beaucoup d'autres, Mess rationalisait certainement le vitalisme de Nietzsche. La loi et la morale étaient toutes les deux représentées comme des instruments dans la vie du *Volk*, placées au service des besoins et du développement de la nation (ou de la race). La lutte pour l'autoritarisme national et la glorification de la force étaient la source à la fois de la force et de la morale et évoluaient en fonction du changement des besoins. La loi nietzschéenne n'était pas statique mais dynamique<sup>1</sup>. Quelle que soit la version, la société, selon Nietzsche, était présentée en termes anti-transcendants : immanents, re-naturalisés, dé-moralisés.

Ce Nietzsche anticulturel rendait aussitôt anachronique la tentative de Hermann Hesse qui préconisait une autre façon de comprendre le philosophe. Son *Retour de Zarathoustra* était rédigé en langage cultivé d'avant-guerre (le *Bildung*), lequel s'adressait à la jeunesse allemande dans les termes traditionnels de la pensée indépendante et critique<sup>2</sup>. Mais dans le climat hautement politisé et polarisé du Weimar d'après la guerre, le vieux Nietzsche non conformiste, libertaire et internationaliste, avait perdu la plus grande partie de sa résonance. Un Zarathoustra de droite, totalement différent, l'avait déjà remplacé<sup>3</sup>.

Le nouveau Zarathoustra doit être vu dans le contexte d'une certaine brutalisation héritée de la guerre et devenue une partie intégrante des attitudes d'après-guerre. La brutalisation de l'après-guerre — la dépréciation de la vie et l'infiltration, dans le domaine public, d'une plus grande violence linguistique et physique, une certaine tendance à la dépersonnalisation — a

---

1. Cf., par exemple, Kurt Kassler, *Nietzsche und das Recht*, Muenchen, Ernst Reinhardt, 1941.

2. Hermann Hesse, « Zarathustra's Return : A Word to German Youth (1919) », dans Robert C. Solomon, *Nietzsche : A Collection of Critical Essays*, New York : Anchor Books, 1973. Dans la même veine, Ernst Thiel appliqua ce qu'il considérait comme les standards nietzschéens élevés aux dirigeants politiques et à l'élite intellectuelle de l'époque et trouva qu'ils manquaient à ces derniers (*Die Generation ohne Maenner*, Berlin, 1932).

3. Les intellectuels de gauche et de l'avant-garde étaient tout à fait au courant de ce processus qu'ils observaient avec une consternation (impuisante). Voir quelques exemples dans Steven E. Aschheim « Zarathustra in the Trenches... », art. cité, n. 55.

sans doute été un phénomène européen généralisé : en Allemagne toutefois elle a été exacerbée par la défaite, la révolution et la crise économique continue. Elle a ainsi progressivement engendré un espace permettant aux extrêmes politiques (tout particulièrement de la droite) de créer une politique alternative et de déterminer le terrain du débat et de l'action politiques<sup>1</sup>.

Il est certain que la droite radicale et le processus de brutalisation auraient pris naissance même sans Nietzsche. Mais ce dernier a pu fournir à la fois la légitimité philosophique et une vision plus large propre à canaliser de telles tendances et à leur donner une expression politique. En même temps, cela impliquait, bien sûr, un processus constant de prospection et de réinterprétation, un remodelage de Nietzsche vers la brutalité. Le Nietzsche ainsi reconstruit était également un produit du moment, reflet des hommes durs qui l'ont créé à leur propre image.

De 1918 à 1933, la droite comptait plus de 500 clubs et 530 journaux<sup>2</sup>. La droite radicale n'a jamais été monolithique et s'étendait depuis le prétendu conservateur *Deutsch-Nationale Volkspartei* jusqu'aux nazis ; elle n'a jamais été limitée à un seul parti, unique et cohérent. Il s'agissait plutôt d'une sensibilité compatible avec un grand nombre d'organisations et de préférences idéologiques. Il faut souligner que, dans la présente étude, on ne traitera que de ses expressions les plus radicales et symptomatiques et du rôle que l'impulsion nietzschéenne y a joué. Précisons cependant que, même dans la plupart de ses variantes les plus modestes et les plus conservatrices, Nietzsche a tenu un rôle de guide idéologique. Il y eut toujours, sans nul doute, des gens de l'extrême droite qui restèrent méfiants<sup>3</sup>. Néanmoins, Nietzsche demeura fondamental pour de nom-

---

1. Cf. George L. Mosse, *Fallen Soldiers : Reshaping the Memory of the World Wars* (New York, Oxford University Press, 1990, chap. 8, « The Brutalization of German Politics ».

2. Armin Mohler, *Die konservative Revolution*, op. cit., p. 539-554.

3. Cf. Karl Kynast, « Der Fall Nietzsche im Lichte rassenkundlicher Betrachtung », *Die Sonne. Monatschrift fuer nordliche Weltanschauung und Lebensgestaltung auf wissenschaftlicher Grundlage*. Ceux de la « race nordique » devaient, selon l'avertissement de Kynast, prendre garde aux opinions imprégnées de *ressentiment* de ce « Mongolmischling ». Cf. tout particulièrement p. 534-535.

breux cercles *völkisch*<sup>1</sup> : des dionysiens irrationnels comme Ludwig Klages<sup>2</sup> et l'expressionniste Gottfried Benn<sup>3</sup>, des régénérationnistes culturels et politiques associés avec Eugen Die-drichs<sup>4</sup> et Hans Freyer<sup>5</sup>, différents rejetons du Mouvement de jeunesse allemand et même des droitiers radicaux chrétiens élitistes tels qu'Edgar Jung<sup>6</sup>.

Comme les nietzschéens politiques partout, ces figures et ces cercles disparates façonnèrent de manière sélective un Nietzsche adapté à leur vision, projetant sur lui les idéaux qu'eux-mêmes défendaient. Ils présentaient tous un intérêt intrinsèque, leurs appropriations, complexes et différenciées, méritant d'être examinées séparément. En effet, on ne peut ici que mentionner brièvement le rôle déterminant joué par le sanctuaire officiel du culte de Nietzsche, à savoir les Archives de Weimar, dans cette cristallisation de la droite radicale<sup>7</sup>. Il est judicieusement résumé dans ce qu'un observateur consterné notait dans son journal, en 1932 : « Aux Archives, tout le monde, depuis le gardien jusqu'au chef, est nazi<sup>8</sup>. » Mais la pénétration de

---

1. Cf. par exemple, Paul Schulze-Berghof, « Nietzsches historisch-mythische Sendung », *Der Volkserzieher*, 34, 1930 ; Hans Kern, « Nietzsche und die romantische Theorien des Unbewussten », *Zeitschrift fuer Menschenkunde*, 3, 1927.

2. Cf. *Der Geist als Widersacher der Seele*, Leipzig, Barth, 1926. Pour une discussion de la religion complexe de Klages à Nietzsche, cf. Steven E. Aschheim, *The Nietzsche Legacy in Germany 1880-1990*, *op. cit.*, chap. 3.

3. Comme exemple des réflexions pré-nazies de Benn, voir son « Akademie-Rede » dans son livre *Gesammelte Werke I*, Wiesbaden, Munich, Klett-Cotta, 1977. Pour un examen détaillé du sujet Benn et Nietzsche, cf. Steven E. Aschheim, *op. cit.*, chap. 3 et 8.

4. Cf. Eugen' Diedrichs, « Das Kommen des Dritten Reiches » et « Entwicklungsphasen der freideutschen Jugend », *Die Tat*, 10. Sur Diedrichs et autres figures apparentées, cf. Steven E. Aschheim « After the Death of God : Varieties of Nietzschean religion », in *Nietzsche-Studien*, 17, 1988.

5. Cf. l'excellent « survey » de Jerry Z. Muller, *The Other God that Failed : Hans Freyer and the Deradicalization of German Conservatism*, Princeton, Princeton University Press, 1987. Bien que Muller traite de l'impact de Nietzsche sur Freyer, ce sujet mériterait plus d'attention.

6. Edgar Jung, *Die Herrschaft der Minderwertigkeiten : ihr Zerfall und ihre Abloesung durch ein Neues Reich*, Berlin, Verlag Deutsche Rundschau, 1927. On ne pouvait souhaiter un titre plus nietzschéen !

7. Cf. le compte rendu de H.F. Peter, *La sœur de Zarathoustra*, *op. cit.*, chap. 22, 23, 24.

8. Voir, à la date du dimanche 7 août 1932, les *Diaries of a Cosmopolitan 1918-1937* du comte Harry Kessler, *op. cit.*, p. 426.

Nietzsche dans la culture politique allemande fut toujours de loin plus vaste et plus spontanée que son expression institutionnalisée. Nous devons donc retourner à ses éruptions les plus radicales et les plus symptomatiques de l'après-guerre.

Commençons par les notions positives et les types idéaux. Divers Nietzscheens d'avant-garde avaient glorifié, avant la guerre, la lutte créatrice pour elle-même. Ce qui avait été auparavant fantaisie de poète devint une pratique. Les circonstances politiques offraient de vraies exutoires au déchaînement de la violence. Dans un sens, le *Freikorps*, ces soldats qui continuaient à se battre après que la guerre prit fin, fut la première concrétisation politique, remise à jour (dans une optique nationaliste-nihiliste), d'une *praxis* nietzschéenne. Celle-ci semblait matérialiser le cri de Zarathoustra — cité sans répit à ce moment-là : « Vous dites que c'est la bonne cause qui sanctifie même la guerre ? Je vous dis : c'est la bonne guerre qui sanctifie n'importe quelle cause <sup>1</sup>. » Des membres du *Freikorps* se définissaient eux-mêmes en termes nietzschéens quasi caricaturaux : une bande d'hommes impitoyables dont la tâche était de s'« endurcir » et de « vivre dangereusement », épris de lutte et d'action pour elles-mêmes. Fortement nationalistes et anti-bolcheviques, ils se considéraient néanmoins comme dépourvus d'idéologie. « Ce que nous voulions, nous ne le savions pas », écrivait Ernst von Salomon, le troubadour du *Freikorps* et l'un des assassins de Walther Rathenau, « et ce que nous savions, nous n'en voulions pas. La guerre et l'aventure, l'insurrection et la destruction et une nostalgie inconnue, douloureuse <sup>2</sup>... ». Ils se décrivaient eux-mêmes comme une communauté constituée de façon unique, une nouvelle forme de liaison sociale, galvanisée par l'expérience des tranchées. La période d'après-guerre, déclarait Salomon en 1930, avait « créé une race nouvelle, unique, un nouveau type de combattant. Aucun ordre ne saurait les tolérer, mais aucun ne peut être créé sans eux <sup>3</sup> ».

---

1. « Thus Spake Zarathustra », 1<sup>re</sup> partie, « On War and Warriors », dans Walter Kaufmann (ed.), *The Portable Nietzsche*, New York, The Wiking Press, 1968, p. 159.

2. Ernst von Salomon, *Die Geachteten*, Guetersloh, 1930, p. 83.

3. Ernst von Salomon, « Der verlorene Haufe » dans E. Jünger (ed.), *Krieg und Krieger*, Berlin, Junker & Duennhaupt, 1930. Cf. spécialement p. 122-123.

En 1930, Werner Best, qui devait devenir plus tard un fonctionnaire important dans l'entreprise d'extermination des Juifs d'Europe, formulait cette vision nietzschéenne en termes de ce qu'il croyait devoir être la norme judiciaire de l'avenir. La guerre, écrivait-il, n'était pas un péché contre nature et il n'y avait pas non plus de loi universelle transcendant les droits des nations comme le voudrait le rationaliste libéral éclairé. La guerre n'était pas en contradiction avec la vie mais en était, en fait, son élément essentiel. La vie, après tout, n'avait guère de but ultime — et, dans ce contexte, Best invoquait le dicton nietzschéen (1062) de *La volonté de puissance* : « Si le monde avait un but, celui-ci aurait déjà été atteint. » Ce qui restait, c'était seulement le principe éternel, dynamique, de la lutte et le besoin d'adopter, face à cette dure réalité nihiliste, une attitude de « réalisme héroïque <sup>1</sup> ». Cette attitude, triomphant grâce à la volonté du nihilisme de l'époque, constituait le centre de la métamorphose nazie de Nietzsche par Alfred Baeumler en 1931, qui en fit le maître à penser de la haute politique, dont la volonté de puissance inaugurerait la grande époque post-libérale, post-bourgeoise <sup>2</sup>. Elle constituait aussi la base philosophique de l'engouement de Heidegger pour la droite radicale au début des années trente <sup>3</sup>.

Les appels innombrables afin qu'une élite dure, virile, résolve la situation difficile de l'après-guerre, étaient saturés de vocabulaire nietzschéen. La vision d'Oswald Spengler d'une élite néo-barbare en voie d'expansion, son appel de 1931 pour qu'émerge une « bête de proie » (*Raubtier*), dont la volonté n'avait pas encore été castrée par la morale bourgeoise et chrétienne, n'était qu'une variation sur ce thème <sup>4</sup>.

On doit cependant noter que la droite radicale de Weimar a atténué cette appropriation de deux façons caractéristiques et

---

1. Werner Best, « Der Krieg und das Recht », dans E. Jünger (ed.), *Krieg und Krieger*, *op. cit.*

2. Pour un examen plus approfondi de ce point, cf. Juergen Habermas, « Work and Weltanschauung : The Heidegger Controversy from a German Perspective », *Critical Inquiry*, 15 (2), hiver 1989, particulièrement les pages 438-440.

3. Alfred Baeumler, *Nietzsche der Philosoph und Politiker*, Leipzig, 1931.

4. Commencant avec son *Decline of the West* (1918), Spengler développa progressivement et radicalisa ce thème. Sur le *Raubtier*, cf. son ouvrage *Der Mensch und die Technik*, Munich, 1931 ; nouvelle édit. en 1971, p. 10-17.

corrélatives. Tout d'abord, elle modifia de fond en comble l'individualisme nietzschéen d'avant-guerre. Le Surhomme (*Übermensch*), l'« homme nouveau » de Nietzsche cessa d'être le solitaire ou même de posséder des traits spécifiques uniques, prenant au contraire un aspect presque totalement typologique, coulé dans un moule prototypique plutôt qu'individuel. Cette tendance à la dépersonnalisation était un autre symptôme de la brutalisation déjà évoquée. D'autre part, la dynamique ne fut pas seulement dépersonnalisée, mais aussi soumise à une discipline rigoureuse, subordonnée au service d'une nation étroitement contrôlée. Ces processus formateurs étaient essentiels avant que Nietzsche soit devenu utilisable par la droite radicale – voire même, en fait, avant qu'il ne lui apparaisse comme indispensable.

Ernst Jünger illustre, on ne peut mieux, ces tendances. D'un côté, il articule avant tout une vision de la dynamique de Nietzsche mise à nu, à savoir un combat mené pratiquement en tant que forme de création artistique, virile et rédemptrice. Jünger, au surplus, déplaça le frisson de la violence, le sentiment de vivre désormais une vie dure et dangereuse, du champ de bataille vers la vie civile<sup>1</sup>. Mais comme tous les Nietzschéens de la droite radicale, il coula d'abord son esthétique de l'homme nietzschéen d'après-guerre dans un moule abstrait, puis il le dompta en l'inscrivant dans des cadres plus larges. Lorsque le Zarathoustra de Jünger émergea des tranchées, son visage unique fut transfiguré en un rouage interchangeable. Il y a peu de différence entre la version de Jünger et la description physique par Hitler du pionnier fougueux nouvellement apparu qui serait le modèle pour l'élite de l'Europe centrale. C'est une nouvelle race abstraite, caractérisée non seulement par sa volonté de fer<sup>2</sup>, mais aussi par sa propre physiognomie stéréotypée : « Un corps souple, mince, musclé, un visage aux traits bien marqués, des yeux éprouvés par mille chocs sous le casque [lors des combats]<sup>3</sup>. »

Ici, la dynamique individualiste de Nietzsche bat en retraite.

---

1. E. Jünger, « Ueber die Gefahr », *Widerstand*, 3, 1931.

2. Sur le thème de la volonté, cf. *Der Kampf als inneres Erlebnis*, Berlin, 1922, p. 13, 76.

3. Cité par Karl Pruemmm, *Die Literatur des soldatischen Nationalismus...*, op. cit., p. 155.

Jünger place son combattant de plus en plus à l'intérieur du cadre national et industriel, le transformant en *Gestalt* méta-historique de l'« ouvrier », dans une société entièrement mobilisée où l'énergie et le dynamisme de la guerre sont désamorçés dans une subordination disciplinée et obéissante <sup>1</sup>.

Cette subordination et l'alternative du « national-socialisme » offerte non seulement par Adolf Hitler mais également par divers membres de la droite <sup>2</sup> radicale – tels que Jünger, Werner Sombart, Moeller Van Den Brueck et Oswald Spengler – étaient inévitablement formulés dans le cadre de la notion nietzschéenne, anti-humaniste et activiste, de volonté de puissance. Spengler l'exprima on ne peut plus clairement : le socialisme n'était

« *pas* un système de compassion, d'humanité, de paix et d'aimable serviabilité, mais une conception basée sur la volonté de puissance. Toute autre interprétation serait illusoire. Le but est impérialiste d'un bout à l'autre ; le bien-être certes, mais dans son sens le plus large, le bien-être non pas de l'homme malade, mais de l'homme doué d'énergie à qui on devrait et on doit accorder la *liberté d'agir*, sans égard pour les obstacles de la richesse, de la naissance et de la tradition <sup>3</sup> ».

Jeffrey Herf a déjà brillamment démontré comment la droite de Weimar incorpora la dimension industrielle et technologique dans sa vision du monde <sup>4</sup>. Il est important, dans cette étude, de souligner que Nietzsche, même s'il avait placé son Zarathoustra dans un paysage montagneux et totalement non industrialisé, était un des prophètes majeurs de cette droite. L'ouvrage, paru en 1930, de Georg Foerster, *Machtwille und Maschinewelt*, est le meilleur exemple d'une tentative continue et sophistiquée de consacrer Nietzsche comme le philosophe à la fois de l'âge technique et même de l'âge post-technique (donc du prochain siècle aussi bien !) Le but explicite de Foerster

---

1. Cf. l'important ouvrage de Jünger, *Der Arbeiter* dans ses *Werke*, 6, Essais II, Stuttgart, 1964.

2. Cf. Steven E. Aschheim, « Nietzschean Socialism-Left and Right, 1890-1933 », *Journal of Contemporary History*, 23 (2), avril 1988.

3. Oswald Spengler, *The Decline of the West I. Form and Actuality*, trad. Charles Francis Atkinson, New York, 1980, p. 361, 362.

4. Cf. Jeffrey Herf, *Reactionary Modernism : Technology Culture and Politics in Weimar and the Third Reich*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984.

était de moderniser et de collectiviser la volonté de puissance nietzschéenne à l'intérieur du cadre industriel, liant la naissance du Surhomme à la maîtrise de la technologie et à la possibilité d'un contrôle planétaire<sup>1</sup>. De même l'ouvrier de Jünger n'a rien à voir avec les notions traditionnelles de *Stände* ou classes, dans leur sens du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est un homme nouveau qui ne se perçoit pas comme fin mais seulement comme moyen, porteur de la volonté de puissance élémentaire<sup>2</sup>.

Nietzsche n'a pas seulement influé sur les images révolutionnaires positives que la droite se faisait d'une humanité rajeunie, mais aussi sur ses images antithétiques. Une *Lebensphilosophie* nietzschéenne politisée, comme nous l'avons déjà indiqué, pouvait aisément être utilisée pour identifier les ennemis antivitalistes à *ressentiment* et pour prescrire des mesures impitoyables appropriées pour leur faire un sort. Cette philosophie se détachait dans toute sa nouveauté, au sein d'une société où les notions de régénération et de dégénérescence étaient devenues monnaie courante et où la demande réclamant une rééducation adéquate devenait de plus en plus bruyante.

Les personnages les plus connus de la droite radicale, théoriciens tels que Spengler, Jung, Van den Brueck, etc., désignaient généralement l'ennemi de manière abstraite et archétypale et n'allaient pas plus loin. L'omniprésent « bourgeois » de Jünger en est le meilleur exemple. Ce que nous devons cependant noter, c'est la véritable explosion d'une littérature moins connue qui était *Rassenhygiene*, antisémite et anticomuniste, circulait à tous les niveaux de la société de Weimar et dont la diffusion n'était pas due uniquement aux nazis. Elle paraissait sous forme de tracts virulents distribués dans la rue, s'introduisait dans les foyers de la classe moyenne et parvenait jusqu'aux prétendues hautes sphères de la recherche scientifique. La part de thématique nietzschéenne, sous forme explicite ou implicite, dans cette littérature, est loin d'être négligeable. Sans doute maints motifs et notions de cette thématique se seraient manifestés de toute façon. Néanmoins, les thèses nietzschéennes imprimèrent à cette littérature une signification formatrice plus

---

1. Georg Foerster, *Machtwille und Maschinenwelt : Deutung unserer Zeit*, Potsdam, Alfred Protte Verlag, 1930, p. 12.

2. *Der Arbeiter*, op. cit., p. 118 et suiv., et la section « Die Abloesung des buergerlichen Individuums durch den Typus des Arbeiters ».

large et l'investirent d'une certaine légitimité. Pour ceux qui en avaient besoin, Nietzsche fournit un vocabulaire qui rendait les impulsions déshumanisantes de Weimar *salonfähig*.

La nouvelle pratique consistant à appliquer aux ennemis politiques, aux marginaux indésirables et aux déviationnistes, l'étiquette de *Untermenschen*, est un exemple linguistique d'une telle déshumanisation. Le terme, il est vrai, remontait à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et Nietzsche l'utilisait peu fréquemment et dans un tout autre contexte. Au sein de la République de Weimar, cependant, ses connotations de brutalité et ses connexions avec l'autre terme nietzschéen apparenté, *Übermensch*, et avec une thématique anti-égalitaire plus large, étaient tout à fait claires. (Ces connexions atteignirent leur conclusion logique sous les nazis quelques années plus tard<sup>1</sup>.)

L'immoralisme vitaliste s'accordait parfaitement avec le raz de marée de l'après-guerre préconisant des options racistes et eugéniques. Cela ne s'applique pas uniquement à la littérature ordinaire d'inspiration nietzschéenne, tel le pamphlet de 1920 d'Ernst Mann, *La moralité de la force*, qui ne faisait que caractériser cette tendance sous sa forme la plus flagrante. « Le bien, écrivait-il parallèlement à Nietzsche, c'est ce qui accroît la force mentale et physique des hommes. Le mal est ce qui l'affaiblit<sup>2</sup>. » Ici les exhortations de Nietzsche contre la procréation d'éléments « antivitalistes », son plaidoyer en faveur de l'euthanasie<sup>3</sup>, sont reformulés le plus crûment possible.

---

1. Au sujet de l'*Untermensch* et de ses différents usages, cf. Alex Bein, « The Jewish Parasite », *Leo Baeck Institute Yearbook*, 10, 1964, spécialement les pages 27 et 28.

2. Ernst Mann, *Die Moral der Kraft*, Weimar, Gerhard Hofmann Verlag, 1920, p. 7.

3. De tels passages ne sont pas rares dans les œuvres de Nietzsche. « L'interdiction de la Bible " Tu ne tueras pas " est une pure naïveté, comparée au sérieux de l'interdiction de vie faite aux décadents : " Tu ne procréeras pas " — La vie elle-même ne reconnaît ni solidarité ni " égalité de droits ", entre les parties saines et les parties dégénérées d'un organisme : on doit extirper les dernières — sinon le tout périra. La sympathie pour les décadents, des droits égaux pour les victimes de malformations — ce serait là l'immoralité la plus patente, ce serait l'antinature elle-même érigée en moralité. » Cf. *La volonté de puissance*, trad. Walter Kaufmann et R.J. Hollingdale, New York, 1968, p. 734 ; *The Gay Science*, p. 73 ; « On Free Death » dans *Also Sprach Zarathustra* : *Twilight of the Idols*, 36 (« Morality for Physicians ») ; *On the Genealogy of Morals*, 3<sup>e</sup> essai, p. 13 et 14.

« Tous les malingres et les malades, écrivait Kraft, doivent être exterminés. » Cela comprend les tuberculeux et les malades mentaux, les estropiés de toutes sortes et les aveugles ; tous ceux qui prêtaient à la société une coloration pessimiste et étaient incapables de contribuer à la vie sociale, devraient renoncer à vivre. Leur élimination était la condition préalable au développement d'un peuple sain et fort <sup>1</sup>. Les « hommes virils » étaient les membres les plus valables du *Volk* — aussi les homosexuels devaient-ils être exterminés <sup>2</sup>. Comme dans la nature, la « bête de proie » [*Raubtier*] humaine devait agir selon la *Gesundheitspolizei* : l'instinct d'extermination des forts devrait réaffirmer sa morale <sup>3</sup> face à ses détracteurs faibles et marqués de *ressentiment*.

Le titre de l'ouvrage nazi de Franz Haiser, paru en 1926, *La question juive du point de vue de la morale du maître* <sup>4</sup>, se passe de commentaire. Ce livre recommandait une lecture littérale et opérationnelle de ce que Nietzsche avait dit sur ce thème dans son *Antéchrist* et sa *Généalogie de la morale*, en relation avec la dénaturalisation par les Juifs de toutes les valeurs, de la morale elle-même <sup>5</sup>. La dégénérescence et le chaos racial de Weimar et de l'Europe étaient le résultat du pouvoir juif et de l'affaiblissement concomitant du *Herrenmensch*. Le retour du *Herrenmensch* original et son élévation au statut d'*Übermensch* universel était un impératif biologique. Pour atteindre cet objectif, une sorte de conflagration nietzschéenne massive entre les Nordiques aryens et les Juifs et autres ennemis était nécessaire. Des œuvres comme celles-là et comme le *Sozialparasitismus im Völkerleben* (Le parasitisme social dans la vie des nations) d'Arno Schickedanz (1927), ont rendu un tel combat pour une *Lebensphilosophie* encore plus rude et plus apocalyptique. Le monde balançait entre les forces de la saine lumière aryenne et celles des ténèbres sémitiques. L'impératif

---

1. Ernst Mann, *Die Moral der Kraft*, *op. cit.*, p. 43 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 41.

3. *Ibid.*, p. 47.

4. L'ouvrage ne mentionne pas même une fois Nietzsche, mais ce sont ses catégories et son esprit qui l'imprègnent du début à la fin, ainsi que l'ont reconnu les commentateurs.

5. Franz Haiser, *Die Judenfrage vom Standpunkt der Herrenmoral : Rechtsvoelkische und linksvoelkische Weltanschauung*, Leipzig, T. Weicher, 1926. Cf. également Nietzsche, *L'Antéchrist*, p. 24 et 25.

nietzschéen d'« être soi-même » était invoqué comme la pierre angulaire sacrée d'une confrontation fondamentale. Schickedanz écrivait : « Nous nous trouvons au seuil d'une mutation du monde. Si la nature du judaïsme, c'est la destruction continue, la nôtre, c'est l'exaltation de la vie. Il n'y a qu'une loi " sacrée " de l'être : être ce que nous sommes <sup>1</sup> ! »

Si ce genre de littérature circulait dans les rues, on pouvait en rencontrer un grand nombre de versions respectables dans les milieux universitaires. La dépendance vis-à-vis de la conscience morale, écrivait un savant, est le « stigmate de ceux... que Nietzsche appelait des " hommes esclaves " ... L'anthropologue ne reconnaît dans le phénomène de la moralité qu'un seul facteur : l'expression spirituelle d'une infériorité de sang... Mais le principe de tout péché contre la vie est le soi-disant impératif catégorique. Le censeur moral est inconsciemment un pécheur systématique contre la vie <sup>2</sup> ».

Certaines revues scientifiques saluèrent en Nietzsche le fondateur d'une hygiène raciale tout particulièrement utile dans la lutte de classe. Comme l'a dit E. Kirchner, « l'hostilité [de Nietzsche] envers le prolétariat » était une réponse vitale et saine car « la croissance d'un prolétariat dénué de traditions conduit à la dégénérescence de la race <sup>3</sup> ». En 1920, Karl Bindung et Alfred Hoch publièrent leur ouvrage *Die Freigabe der Vernichtung lebensunwertes Lebens*, salué par un commentateur comme la « solution créatrice » des problèmes posés par Platon, Thomas More et Nietzsche. Il fournissait une réponse à la remarque de Nietzsche selon laquelle « le malade est un parasite de la société <sup>4</sup> ». Dès lors, l'insistance de Nietzsche sur

---

1. Arno Schickedanz, *Sozialparasitismus im Voelkerleben*, Leipzig, Lotus-Verlag, 1927, p. 177.

2. Rudolf Klages, *Briefe ueber Ethik* (1918), cité dans Alex Bein, *The Jewish Parasite*, *op. cit.* p. 29.

3. E. Kirchner, « Nietzsches Lehren im Licht der Rassenhygiene », *Archiv fuer Rassen und Gesellschaftsbiologie*, 17, 1926, p. 380. Ce long article est, en substance, un hymne de louange à l'endroit de Nietzsche, mais s'en distingue par l'accent mis sur la volonté et sur la création de l'*Uebermensch*, insistant sur l'aspect purement biologique. Cette publication raciste et eugénique n'était pas, il faut le dire, antisémite. Toutefois, lorsque les nazis prirent le pouvoir, ses rédacteurs en devinrent des partisans enthousiastes.

4. E. Kirchner, « Anfaenge rassenhhygienischen Denkens in Morus " Utopie " und Campanellas " Sonnenstadt " », *Archive fuer Rassen und Gesells-*

l'euthanasie, à travers son application par les nazis, ne cessa pas d'être invoquée par ses partisans et, plus tard, par les praticiens en tant qu'ingrédient essentiel dans la création d'une société saine<sup>1</sup>.

Lorsque les nazis prirent le pouvoir, les fondements d'une société vitaliste et « élémentaire » d'inspiration nietzschéenne, immanente et branchée sur la nature, étaient déjà mis en place, dans de nombreux cas par des milieux qui restaient en dehors du national-socialisme ou même lui étaient opposés. (Spengler et Jünger n'en sont que les exemples les plus frappants.) La machine de l'État ayant été prise en main, il ne restait plus qu'à réitérer sans cesse ces messages, positifs et négatifs, et... à les mettre en pratique<sup>2</sup>.

Des circonstances historiques spécifiques créèrent le Nietzsche de la droite radicale allemande. Après la seconde guerre mondiale – dans des circonstances différentes – la droite radicale européenne entra en hibernation et Nietzsche fut à nouveau re-construit sous des aspects différents et moins sombres : en tant que philosophe, version Kaufmann, éclairé et doué de scepticisme et de créativité individuels ; en tant que grand démystificateur généalogique du discours du pouvoir, version Michel Foucault ; en tant que champion de l'affirmation multiple et pluraliste, version Gilles Deleuze ; en tant que prophète de la déconstruction, enjoué et décentré, version Jacques Derrida. En ces atours post-modernistes, la pertinence et la vitalité de Nietzsche se sont plutôt renforcées. En Allemagne, contrairement à l'Amérique et à la France et pour des raisons évidentes, Nietzsche a été moins porté aux nues. Il a servi là-bas avant tout comme avertissement contre l'irrationalisme du pouvoir et des sphères politiques. Ce n'est certainement pas une coïn-

---

*chaftsbiologie*, 21, 1927. Cf. aussi Robert N. Proctor, *Racial Hygiene : Medicine under the Nazis*, Cambridge, Harvard University Press, 1988, p. 179.

1. Cf., par exemple, l'analyse de Margaerete Adam, « Unwertiges Leben und seine Ueberwindung bei Nietzsche », *Monistische Monatshefte*, 14, juin 1929, p. 140-145. Sur les praticiens, cf. Ernst Klee, « Euthanasie » im NS-Staat : Die « Vernichtung lebensunwerten Lebens », Frankfurt am Main, S. Fischer, 1983, p. 16 et suiv.

2. Cf. Steven E. Aschheim, *The Nietzsche Legacy in Germany...*, op. cit., chap. 8 et 9 où la relation ambiguë entre Nietzsche et le nazisme est examinée en détail.

cidence si Jürgen Habermas fut l'adversaire le plus éminent et le plus farouche du Nietzsche version française actuelle et, en fait, du post-modernisme lui-même, considérant ces deux phénomènes comme des prolongements d'un courant anti-Lumières pernicieux et toujours actuels<sup>1</sup>.

Il apparaît cependant, à présent, que la tradition du Nietzsche d'extrême-droite version allemande avec son potentiel de réactivation n'est pas tout à fait épuisée. Il existe bien une Nouvelle Droite intellectuelle qui a ressuscité un Nietzsche très proche de celui dont il a été question ici ; ce n'est que maintenant que, avec le recul, Jünger et Heidegger ont été incorporés dans le panthéon des prophètes. Ce Nietzsche-là apparaît dans d'obscurs magazines tels que *Wir Selbst*, *Aufbruch*, *Criticon* et *Mut*, est diffusé par des hommes comme Armin Mohler, Caspar von Schrenk-Notzing, Henning Eichberg, et soutenu par certaines riches fondations. Comme Peter Glotz l'indique avec pertinence, cette droite intellectuelle n'a heureusement pas réussi jusqu'à présent à faire équipe avec ses homologues populistes<sup>2</sup>. Elle est, de toute évidence, un phénomène marginal. Ce serait toutefois une erreur de l'ignorer complètement comme aussi d'en exagérer l'importance. Son avenir reste encore ouvert et dépend de la manière dont évoluera l'actuel tournant historique de l'Europe. Elle exprime, cependant, l'exceptionnel pouvoir de Nietzsche de perdurer et d'offrir une multitude de visages remarquables, en fonction du changement des circonstances politiques.

\* \*  
\* \*

Quelques considérations méthodologiques pour conclure. On a tenté d'esquisser, ici, le rôle primordial de l'impulsion nietzschéenne dans la sensibilité d'une extrême droite naissante. Il est évident que Nietzsche n'était pas la seule influence

---

1. Comme exemple de cette position aussi bien que des réflexions de Habermas sur les « post-modernistes irrationnels » tels que Heidegger, Derrida, Foucault, voir son ouvrage *The Philosophical Discourse of Modernity*, trad. Frederick Lawrence, Cambridge, MIT Press, 1987.

2. Cf. l'article passionnant de Peter Glotz auquel le présent travail a eu abondamment recours (« The New Right in the new order », *Liber*, 1, février 1990, p. 20).

et que ce mouvement, lequel doit sa naissance à des circonstances historiques spécifiques. En tant qu'historien de la culture, on n'a pas à supposer que Nietzsche possédait une personnalité politique inhérente. On devrait plutôt insister sur la nature dynamique de l'interprétation et de la réception, sur le rôle crucial et formateur des médiations. L'œuvre nietzschéenne — par sa nature même ou presque — encourageait, pour ainsi dire, de tels exercices de projection créatrice. L'histoire complexe et toujours active du nietzschéanisme démontre fort bien qu'il a attiré des publics vastes et divergents et qu'il s'est fondu dans une grande diversité d'attitudes politiques, dont certaines tout à fait « progressistes <sup>1</sup> ». L'héritage nietzschéen a modelé les perceptions politico-idéologiques en cours en même temps qu'il a été modelé par elles, précisément parce qu'il traitait de problèmes actuels cruciaux de la civilisation occidentale laïque. Il illustre de manière frappante ce qu'Ernst Bertram disait à propos de Nietzsche : « Les grands hommes sont inévitablement notre création, tout comme nous sommes la leur <sup>2</sup>. »

Si ce qui nous intéresse c'est de saisir la dynamique culturelle, il n'est guère pertinent de parler d'un « vrai » ou « faux » Nietzsche, d'une interprétation « correcte » ou d'une mésinterprétation « déformante ». Néanmoins, en ce qui concerne le cas examiné ici, nous devons insister sur le fait qu'il y avait là un écho, une certaine affinité qui a rendu plausible la jonction. Même si nous adoptons la thèse de la « mésinterprétation » ou de la « distorsion », la remarque faite par Martin Jay <sup>3</sup> reste encore valable : « On peut comprendre que les distorsions spécifiques qui se sont réellement produites étaient potentiellement latentes dans le texte. Ainsi, alors qu'il peut paraître discutable d'imputer à Marx la responsabilité du goulag ou de blâmer Nietzsche à propos d'Auschwitz, il n'en est pas moins vrai que leurs écrits pouvaient être lus et compris (à tort)

---

1. Pour une discussion plus poussée de cette position, cf. Steven E. Aschheim, « Nazism, Normalcy and the German *Sonderweg* », *Studies in Contemporary Jewry*, 4, 1988.

2. Ernst Bertram, *Nietzsche...*, *op. cit.*, p. 5.

3. Martin Jay, « Should Intellectual History Take a Linguistic turn? Reflections on the Habermas-Gadamer debate », dans *Fin-de-Siècle Socialism*, New York, Routledge, 1988, p. 33.

comme justification de ces horreurs, ce qui ne pouvait être le cas, par exemple, pour les écrits de John Stuart Mill ou d'Alexis de Tocqueville. »

Steven E. ASCHHEIM